

128. Monge à sa femme Catherine Huart

Auteurs : Monge, Gaspard

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

4 Fichier(s)

Transcription & Analyse

Transcription linéaire de tout le contenu

À Passeriano, village à un poste d'Udine, Quartier général de l'armée d'Italie

Le 13 fructidor de l'an V de la République française

Je meurs d'envie, ma chère amie, de te voir, de t'embrasser, de te caresser et malheureusement je vois toujours reculer le moment où j'espère pouvoir le faire.[1] Nous avons appris que le général en chef se rendait à Udine pour traiter enfin de la paix.[2] Nous nous étions mis en chemin pour Udine, Berthollet et moi, avec une chemise dans notre poche pour venir voir le général. En chemin, nous apprenons qu'il n'est pas à Udine, mais à un village peu distant. Nous nous y rendons et nous trouvons le général qui nous fait mille amitiés et qui nous traite comme si nous devons rester longtemps. Au bout de deux jours, nous recevons une lettre de lui, renvoyée de Venise, par laquelle il nous invite à venir pour quinze jours avec lui dans sa solitude.[3] Nous voilà donc ici sans chemise, obligés d'avoir recours au tiers et au quart, au général lui-même, pour avoir du linge de corps pendant que des bonnes femmes du lieu blanchissent notre dépouille. Au reste, tout cela n'est que niaiseries dont je te parle faute d'autres choses plus importantes. J'ai pressenti le général sur mon retour en France. Il me conseille de rester en Italie encore quelque temps, et de terminer auparavant la mission dont nous sommes chargés à Venise. Ainsi, ma chère amie, comme tu vois, mon départ est reculé et ce qu'il y a de plus, je ne sais de combien, ni jusqu'à quand.[4]

Hier, il a rassemblé son état-major et il a voulu me faire parler sur ma pauvre géométrie descriptive. Je m'en suis tiré de mon mieux et, après la séance, tout le monde s'est écrié que c'était un bon signe pour la paix, car à Macerata, la veille d'arriver à Tolentino, nous avons déjà eu une séance qui avait été suivie du traité de paix avec Rome[5] et on présume de là que nous allons avoir la paix avec l'Empereur.[6] Ne conclus cependant rien de mon bavardage, car il n'y a encore que les premières visites de politesse qui soient faites, et même le général qui devait aller aujourd'hui à Udine rendre aux plénipotentiaires leur visite et dîner avec eux, n'a pu le faire à cause d'une colique qui l'a retenu au lit toute la journée.

J'ai eu du plaisir à venir dans ce pays-ci ; nous avons passé la Piava, le Tagliamento dont nous nous occupions si fort lorsque nous étions à Rome et quand, avec le plus vif intérêt, nous suivions les progrès de l'armée d'Italie dans ce pays-ci.[7]

Nous avons été hier à Udine pour chercher des livres que nous étions autorisés à y croire et qui devaient faire partie des 500 manuscrits de Venise, mais nous ne les avons pas trouvés. Ils ont disparu depuis longtemps.[8] Le général nous a proposé d'aller à Trieste. Nous en sommes plus près que de Venise. Mais, ma foi, je commence à en avoir assez de l'Italie et comme notre voyage ne serait d'aucune utilité pour la République et qu'il ne tendrait qu'à notre satisfaction personnelle, nous n'avons pas voulu faire cette dépense et nous resterons ici jusqu'à ce que la discrétion commande notre retour à Venise. Je t'écris, ma chère amie, sur le bout de la table du général Berthier[9] avec une mauvaise plume, voyant peu clair et je doute que tu puisses lire cette lettre. Mais pourvu que tu reconnaises que je me porte bien, que je m'occupe beaucoup de toi, que je m'ennuie beaucoup de ne pas te voir, cela me suffit.

Les papiers de France ne me paraissent pas aussi alarmants qu'ils étaient il y a un mois et il me semble que la République se tirera encore de ce pas-là. Le Directoire demande la paix à corps et à cri. Ne serait-ce pas l'effet des machinations de nos ennemis ? Il paraîtrait qu'elle ne lui sera pas favorable. Nous sommes en si bonne position pour faire la guerre, du moins en Italie que si Bonaparte tirait encore une fois le sabre, nous ne pourrions faire qu'une paix avantageuse. D'ailleurs il ne faut pas que le Directoire compte sur l'amitié d'aucun roi; nous ne pouvons avoir d'amis que dans les républiques filles de la grande nation, et tout contrat que nous passerions avec les despotes, ne peut être que désastreux, parce que la paix une fois faite et nos forces rentrées sur notre territoire, nous ne serons jamais dans la belle position où nous nous trouvons. Nous pourrions aujourd'hui démocratiser l'Europe, et quand nous serons désarmés, nous aurons peut-être bien de la peine à rester nous-mêmes démocrates.[10]

J'ai reçu ta lettre du 23 thermidor où tu me parles du dîner de Saliceti.[11] Si tu le vois, dis-lui que j'ai le plaisir de voir le général Franceschi avec lequel je parle souvent de lui.[12]

Adieu, ma chère amie ; on ne peut pas faire une lettre plus vide de choses, mais que vous dire ? Il n'y a pas de plus mal chaussés que les cordonniers. Je t'embrasse bien tendrement. Ce sera bien autre chose quand je te tiendrai. Mille choses caressantes à Louise[13] et à tous nos amis.

Monge

[1] C'est ici l'expression la plus spontanée de tendresse envers sa femme. C'est l'unique fois qu'il en fait l'incipit de sa lettre.

[2] Avec les plénipotentiaires autrichiens. Les préliminaires ont été signés le 29 germinal an V [13 avril 1797]. Les négociations reprennent pour la signature de la paix définitive.

[3] Jusqu'à la signature du traité de Campoformio en octobre 1797, Bonaparte établit le quartier général à la « Villa Manin di Passeriano », palais du dernier doge de Venise, dans la commune de Codroipo, près d'Udine. NB au général Clarke, le 4 fructidor an V [21 août 1797] : « Je pars demain [...] pour me rendre à la campagne du doge de Venise, près de Codroipo. Si l'intention des plénipotentiaires est de se

loger à la campagne, je dirai au général Victor de se donner les sollicitudes nécessaires pour trouver aux environs un logement convenable. S'ils préfèrent rester à Venise, on pourra tenir alors nos conférences alternativement à Udine et à la campagne. [...] Je vous prie de me renvoyer le courrier par Trévise, Padoue, Vicence et Vérone, afin que je sois instruit si le troisième plénipotentiaire est arrivé ; car comme j'ai beaucoup à faire dans mes divisions, je ne voudrais pas arriver avant M. Degelmann [membre de la délégation autrichienne] ; je trouverais fort désagréable de rester cinq ou six jours sans rien faire. » (CGNB, 1923). Voir les lettres n°138

[4] Sur la question du retour en France de Monge pour assister au mariage de sa fille Louise voir les lettres n°126, 127, 136 et 137

[5] **Le traité de Tolentino avec le Pape, signé le 1^{er} ventôse an V [19 février 1797]. Sur l'usage de la géométrie descriptive et son public. Voir la lettre n° 62.**

[6] François II (1768-1835).

[7] À la fin du mois de mars 1797. Voir la lettre n°76.

[8] Sur le choix et la saisie des manuscrits de Venise voir les lettres n°110, 114, 117, 118, 122, 123, 127, 130, 131 et 140.

[9] Louis-Alexandre BERTHIER (1753-1815).

[10] Sur la montée des Royalistes à Paris après leur victoire en avril 1797 aux élections pour le renouvellement d'un tiers du Conseil des Cinq-Cents et la réponse du Directoire avec le coup d'état du 18 fructidor voir les lettres n° 89, 90, 110, 116, 118, 119, 127, 131, 132 et 135.

[11] De Paris le 23 thermidor an V [10 août 1797], Catherine lui raconte ce dîner : « Enfin mon cher ami, j'ai eu Sa[aliceti] à dîner le 21 de ce mois. Je lui avais écrit à l'adresse que tu m'avais envoyée de Milan. Il m'a répondu une lettre fort honnête, il est très aimable. Le C[itoyen] de Sorgues, C[itoyen] Guyot et sa femme, ton frère, ta belle-sœur ; le dîner fut extrêmement gai, après dîner Louise a joué ces hymnes chéris, la présence de certains Républicains jointe à l'amour de la patrie ont animé son cœur et ses doigts. Je t'assure qu'elle y a mis de l'expression, tous, les uns après les autres, m'ont dit qu'il y avait longtemps qu'ils n'avaient passé une journée aussi agréable. J'avais eu soin de me mettre à table entre les C[itoyens] S[aliceti]. et D[esaix] pour parler de toi plus à mon aise. Je me suis bien satisfaite ; j'ai eu le plaisir d'entendre parler de toi en bons termes, cela m'a donné un plus d'esprit qu'à mon ordinaire ». Voir la lettre n°116.

[12] Jean-Baptiste FRANCESCHI (1767-1810).

[13] Louise MONGE (1779-1874).

Relations entre les documents

Collection 1796-1797 : Première mission en Italie, La commission des sciences et des arts □ **Prairial an IV - vendémiaire an VI**

Ce document a pour thème CSA- Italie (Saisies) comme :

[110. Monge à sa femme Catherine Huart](#) □

[114. Les Commissaires au ministre des relations extérieures](#) □

[117. Monge au ministre des relations extérieures](#) □

[118. Monge à sa femme Catherine Huart](#) □

[123. Les Commissaires à Bonaparte](#) □

[130. Monge au chef d'état-major](#) □

[131. Monge à sa femme Catherine Huart](#) □

[140. Monge au ministre des relations extérieures](#) □

Ce document a pour thème Politique comme :

[89. Monge à sa femme Catherine Huart](#)

[90. Monge à son gendre Nicolas-Joseph Marey](#) □

[110. Monge à sa femme Catherine Huart](#) □

[116. Monge à sa femme Catherine Huart](#) □

[118. Monge à sa femme Catherine Huart](#) □

[119. Monge à sa femme Catherine Huart](#) □

[127. Monge à sa femme Catherine Huart](#) □

[131. Monge à sa femme Catherine Huart](#) □

[132. Monge à sa femme Catherine Huart](#) □

[135. Monge à sa femme Catherine Huart](#) □

Ce document a pour thème Vie familiale comme :

[126. Monge et Berthollet au général Berthier](#) □

[127. Monge à sa femme Catherine Huart](#) □

[136. Monge à sa femme Catherine Huart](#) □

[137. Monge à sa fille Louise](#) □

[116. Monge à sa femme Catherine Huart](#) □

Collection 1796-1797 : Première mission en Italie, La commission des sciences et des arts □ **Prairial an IV - vendémiaire an VI**

[122. Monge à sa femme Catherine Huart](#) □ *a pour thème CSA- Italie (Saisies) comme ce document*

[127. Monge à sa femme Catherine Huart](#) □ *a pour thème CSA- Italie (Saisies) comme ce document*

Présentation

Date 1797-08-30

Date du calendrier révolutionnaire 13 fructidor an V

Genre Correspondance

Sujets

- Couple Monge
- Première campagne d'Italie
- République

Mentions légales

- Fiche : Marie Dupond (UDPN/USPC); projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.
- Images : Collections École polytechnique (Palaiseau, France). Reproduction sur autorisation.

Éditeur de la fiche Marie Dupond (UDPN/USPC); projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Contributeurs

- Dupond, Marie (édition scientifique)
- Walter, Richard (édition numérique)

Information générales

Langue Français

Cote IX GM 1.125

Nature du document Lettre autographe

Collation 1 double folio ; 245 x 178 mm

Etat général du document Bon

Localisation du document

Bibliothèque centrale de l'École polytechnique / Centre de Ressources Historiques.
(Palaiseau, France).

Les mots clés

[Couple Monge](#), [Première campagne d'Italie](#), [République](#)

Informations éditoriales

Publication Inédit

Destinataire

Huart, Catherine (1748-1847)

Contexte géographique Passeriano

Lieu d'expédition Passeriano (Italie)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 12/01/2018 Dernière modification le 11/02/2022



et L'Asseriano, Village à une lieue Poste d'Odino, Le 13
fructidor an 5 de la République.

Quatrième général de
l'armée d'Italie 125

Je meurs d'envie, Ma chère amie, de te voir, de t'embrasser, de te serrer,
et malheureusement par ses temps je ne le fais que le moment où j'espère
pouvoir le faire. Nous avions appris que le général en chef se rendoit
à Odino pour traiter enfin de la paix; nous nous étions mis en chemin
pour Odino D. M. et moi, avec une somme dans notre poche pour
voir le général; En chemin nous apprenons qu'il n'est pas à Odino,
mais à un village peu distant; nous nous y rendons, et nous trouvons le général
qui nous fait mille amitiés, et que nous trouvons le général
resté longtemps. au bout de deux jours nous recevons une lettre de lui
de Venise par la quelle il nous invite à venir passer quinze jours avec lui
dans sa solitude. nous vint donc à nos chères villages d'aller voir
un tiers ou un quart, un général les vint par un de leurs adresses
pouvoit qu'ils vint avec nous de leur blanchir notre dépense.
au reste tout cela n'est que rien, mais d'être par la suite d'actes
des plus importantes. J'ai profité de la général par mon retour
en France, il me conseille de rester en Italie un peu, quelque temps de
détourner un peu de la suite de nos jours de nos jours à Venise
aussi, ma chère amie, comme tu vois que je ne puis pas aller, et que je
depuis je ne puis de continuer ni par un à un.
Mais sur de rassurer son état un jour et il a voulu voir une
peu par une petite géométrie descriptive. Je ne puis pas
mon amie, et après la paix toute la monde par une cour que c'est

un bon pays pour le pays, car à Materata, la ville d'arriver à
Tolentino nous avons vu une femme qui avait été punie de
toute espèce avec Rome, et me propose de lui que nous allons avoir
le pays avec d'empire. Neanmoins le pendant rien de même
Cassardage, car il n'y a aucune que les premiers vides de politesse
qui peut faire, et même le général qui doit aller aujourd'hui
à Udine rendre un plein contentement par visite, et d'un autre côté,
il a pu le faire à l'usage d'une Colique qui le retient au lit toute
la journée.

J'ai eu du plaisir à venir dans le pays là, nous avons passé le Piave,
le Tullia monte, dans nos nos occupations si fait qu'on a été à
Rome, et quant à la plus vif intérêt nous finies les propriétés
d'armes et statues dans le pays.

Nous avons été hier à Udine pour chercher des livres que nous
étions allés à y croire et que devaient servir pour 500
mouvements de Venise, mais nous n'en avons pas trouvés; il ne s'en
trouve plus. Le général nous a proposé d'aller à Trieste
Trieste. nous sommes plus pour que de s'en aller. mais une fois
placément à un autre aspect de la statue, et comme notre voyage
ne servit d'aucune utilité à la République, et que d'un budget
qui a été notre satisfaction personnelle, nous n'avons pas voulu servir
cette dépense, et nous restons ici jusqu'à ce que nous jugions que la
discretion commande notre retour à Venise.

je t'en ai ma chère amie, par un bout de la table d'écriture
Nothur avec un nouveau plume, vivant peu d'air, et
je doute que tu puisses lire ma lettre. mais pour que tu
y aies compris que je ne parle bien, que je m'occupe beaucoup
de toi, que je m'occupe beaucoup de notre pays, cela me
suffit.

Les papiers de France ne me paraissent plus aussi allarmant
qu'ils étoient et j'ai un mois, et il me semble que la République
se tiendra encore de longues années. Le Directoire demande la paix
à l'Espagne et à la Russie. Ne seroit-ce pas l'effet des machinations de nos
ennemis. et me paraissent qu'ils valent pour favorable. Nos
papiers ne se trouvent pas favorables pour faire la guerre, du moins une
partie, que si Bonaparte tenait encore une fois le dessus, nos
papiers feroient une paix avantageuse. D'ailleurs il ne
faut pas que le Directoire craigne sur l'amitié d'aucun Roi, nous
ne pouvons avoir d'amis que dans des Républiques fortes de leur
grande nation, et tout le monde que nous passerons avoir les
despotés ne peut être que dangereux, quelque la paix une fois
faite et nos forces ventrées sur notre territoire, nous ne pourrions
dans la belle position où nous nous trouvons. Nos papiers auroient bien
de nous élever à l'Europe; et quand nos jours de s'ennuier, nos ennemis
peut être bien de la peine à résister nos ennemis de nous élever.

J'ai reçu ta lettre du 27 et me suis
plus de dire de la lettre. Je te le dis de lui que
j'ai le plaisir de voir le général franchi, avec lequel je
peut faire de lui.

adieu mes chers amis, on ne peut pas faire un billet
plus vide de chose, mais que veux tu? il n'y a pas de
plus une chose que la couronne. Je t'embrasse bien
toute la famille. Le prochain autan chose quand j'ai te voudrai.
unille chose la couronne en temps, et a tous vos amis.